

Le nom, de Jean-Jacques NUEL, éditions A contrario, 2005

De nos jours, après avoir longuement contemplé les rayons de sa bibliothèque souvent embryonnaire et assisté à quelques émissions pseudo-littéraires à la télé, l'auteur débutant s'installe bravement devant son ordinateur, acheté à crédit, et fouille dans ses souvenirs d'enfance ou ses expériences amoureuses pour transcrire deux cents pages qu'il envoie ensuite en moult exemplaires aux éditeurs dont il a répertorié les noms. Avant de se morfondre durant des mois dans l'attente d'une réponse généralement négative. Jean-Jacques Nuel, lui, n'a pas d'inspiration. Tel Jean-Pierre Léaud articulant inlassablement le sien devant la glace, dans *Baisers volés*, tout ce qu'il trouve à confier à son cahier A4 à spirale et à grands carreaux, c'est son nom, sans se lasser d'admirer l'équilibre de ses deux consonnes et de ses deux voyelles. En espérant qu'il figurera un jour dans *Le Petit Larousse* et dans le *Who's who*. Le nom est l'oeuvre du temps. Ne peut-on pas rêver qu'il soit aussi un mot de passe vers la gloire ? Ne ferait-il pas bonne figure sur la couverture d'un livre, ce nom, qui n'est pas un nom commun ? Mais qu'écrire au-dessous ? L'oeuvre peut-elle se limiter à ces quatre lettres somme toute banales ? Eh bien, le miracle, c'est que l'auteur, Nuel donc, arrive à maintenir l'attention durant 140 pages avec son seul patronyme, ce "moëllon élémentaire", et une virtuosité que n'eût pas reniée Perec. Nom-brilisme ? Si l'on accepte de le suivre jusqu'au bout, et c'est facile car il écrit bien, on se rend compte qu'il s'agit là d'un véritable roman, avec un univers précisément décrit. La première personne incarnée. Mais l'égotisme dont on aurait pu l'accuser au début n'est qu'une façade, son prétendu manque d'inspiration un leurre. En se livrant, sur quatre lettres, à une multitude de variations, il parvient à créer une oeuvre véritable, avec à la fin une bonne petite morale s'inscrivant tout naturellement dans le seul décor où le nom subsiste, gravé : un cimetière. Ainsi nous nous trouvons à la fois sur la tombe de la littérature - car Nuel en profite pour tailler un costume aux éditeurs potentiels - et aux sources mêmes de l'écriture. C'est ce que l'on appelle un tour de force, et l'auteur va sûrement s'en faire un. De nom.

Claude Mourthé, *Le Magazine littéraire* (mai 2005)

Un écrivain face à lui-même, en panne d'inspiration. De manière automatique, il écrit son patronyme sur la buée d'une vitre, débutant par ce geste l'aventure du nom, ensuite tracé à l'encre noire sur un cahier à spirales, devenant en Times New Roman, l'objet fini. " *Quelle oeuvre plus achevée pourrait-il écrire que l'énoncé de ce nom ? Pourquoi ne pas réduire son oeuvre à ce nom ?* " Le nom de quatre lettres devient le sujet de l'oeuvre tant attendu, tant désiré car notre homme, souhaite marquer de son empreinte la littérature et le nom lui en offre la possibilité évidente. " *Sur la troisième ligne, il écrivit de nouveau le nom, à l'identique, centré, tout en minuscules, et ce fut comme si la nuit intermédiaire n'avait jamais existé, comme si les deux morceaux de temps s'étaient recollés, il était encore dans le jour précédent, dans la même inspiration heureuse, poursuivant l'avancée du texte commencé.* " Les variantes sont nombreuses. Ainsi, un recueil de poésie voit le jour, 24 anagrammes du nom assemblées au gré de la fantaisie de l'auteur, deviennent l'essence de l'ouvrage. Inépuisable, le concept apparaît comme la clé du succès, catharsis à l'écriture. Seule compte la forme, si bien présentée dans les panoplies d'écrivain, enveloppant le quotidien parfaitement réglé d'un auteur, en attente de célébrité et pourtant en panne d'inspiration. Dans son minuscule bureau, germe l'idée de génie qui l'inscrira au panthéon de la littérature. Jour après jour, la confiance renaît et l'homme se consacre à son art avec emphase et optimisme. Les anciens manuscrits détruits, seul le nom, fierté de l'auteur, renouveau d'une inspiration tarie, devient l'oeuvre, débordant des supports classiques pour s'inscrire en lettres indélébiles sur les consciences. Le face à face de l'écrivain avec lui-même et sa page blanche, le désir d'écrire, si fort, qu'il en devient le palliatif au manque d'inspiration sont les ingrédients d'un roman étonnant. C'est drôle, minutieux, précis, flirtant avec le pathétique des affres de la création. " *Le nom* " est une réussite stylistique, accentuée par le besoin formel de créer. " *Il avait remplacé la mémoire et l'imagination par la mécanique, le littéraire par le linéaire ; ainsi, l'oeuvre pouvait se développer, sans temps mort, sans retard, à une vitesse*

croissante. "

Alexandra Morardet, Arte (www.arte-tv.com)

Le roman d'un nom Il y a peu de livres dont l'argument est aussi simple que celui du dernier roman de Jean-Jacques Nuel. Peu de livres aussi simples dans leur forme, aussi évidents d'apparence que *Le Nom*. Un écrivain en mal d'inspiration se met à écrire son nom sur la page d'un cahier. Puis il l'écrit une seconde fois, enfin il se met à le recopier à l'infini, donnant naissance à une œuvre qu'il décide de publier. « *Il regardait l'apparition. La concrétion d'encre. Il considérait la figure du mot, en examinait la ligne et le relief, la silhouette, la robe, la forme extérieure. Comme un peintre qui prend de la distance avec son tableau pour mieux en apprécier les proportions ou en discerner les défauts, il se leva et recula de quelques pas, jusqu'à ne plus voir sur le cahier qu'une forme incertaine et sombre. Le mot n'était plus lisible (à l'instar des plus petites lettres du tableau dans le cabinet de l'oculiste) ; l'auteur ne le déchiffrait plus que par mémoire. À travers le vague tremblé des signes noirs, il en reconstituait le sens. Mais il voyait très bien malgré la distance la quatrième et dernière lettre, sur la droite, dépasser les autres de sa hauteur triple, comme dans un paysage lointain le clocher d'une église domine les maisons environnantes.* » On l'aura compris, *Le Nom* est un roman consacré à la création artistique. Un *Chef-d'œuvre inconnu*, une réflexion sur l'inspiration, les mondes intérieurs de l'écrivain, l'exaltation créatrice. Gide écrivait *Paludes*, Nuel écrit *Le Nom*. « *Il écrivit plusieurs pages sans relever la tête. Une écriture automatique et régulière, une salve lente, une calme rafale. Il les relut. Tout le texte lui parut impeccable, sans le moindre déchet.* » Jean-Jacques Nuel invite le lecteur, autour de ce nom de quatre lettres qui devient un monde, à découvrir les cuisines de sa littérature, un *making-of* depuis le premier mot jeté sur le papier jusqu'aux considérations économiques (publication, diffusion, traduction...). Avec humour, avec même une certaine désinvolture, il retrace brièvement l'histoire de la littérature, de ses progrès, souligne l'appétit de reconnaissance des écrivains, évoque les inconvénients de l'imagination vagabonde qui perturbe l'auteur sans se laisser figer sur la page : « *Adolescent, se souvint-il, il rêvait de devenir écrivain pour connaître la célébrité. Il rêvait de sa gloire à venir et souvent, désertant l'histoire qu'il avait commencé d'écrire, à peine esquissée, il s'imaginait célébré, reconnu, et les heures passant dans cette euphorie, dans cette absence au monde, il terminait la journée avec sa page presque blanche, guère plus avancé qu'au matin.* » Il faut noter aussi le style de Jean-Jacques Nuel, sobre et élégant ; un style qui ne s'embarrasse pas de fioritures. C'est ce qu'il y a de plus dur, arriver à cette simplicité-là, faire oublier au lecteur le travail préalable, les ébauches.

Raphaël Juldé, *Le Journal de la Culture* n° 14

Quel étrange roman que celui-ci ! Comme il tranche avec la morne production habituelle ! Que l'écrivain se penche sur lui-même, nous y sommes malheureusement habitués. Dans la littérature française contemporaine, les nombrils sont explorés à longueur de pages. Lorsque Jean-Jacques Nuel évoque le désarroi de l'écrivain face à la page blanche, le lecteur craint donc le pire. Il est vite rassuré. L'auteur privé d'inspiration se met à tracer sur son cahier un nom, son nom. Un nom dont il est amoureux : " *C'était un nom parfait, en quelque sorte. Si beau qu'on l'aurait cru inventé de toutes pièces, ou né de l'imagination d'un écrivain. Court, ramassé, dense, trapu, solide, sonore et bien proportionné. Un nom qui respirait la santé. Un nom bien charpenté, parfaitement équilibré, composé de quatre lettres différentes, aucune en double. Deux consonnes et deux voyelles, une parité exemplaire. Deux syllabes égales, deux paires de lettres, accolées en miroir : consonne-voyelle ; voyelle-consonne. Une symétrie merveilleuse.* " A partir de ce seul nom, le personnage central du roman de Jean-Jacques Nuel compose un roman, des nouvelles, des poèmes, imagine déjà le triomphe éditorial, habité par une énergie farouche, une jubilation incessante. On l'aura compris, *Le nom* n'est pas un roman ordinaire. L'humour s'y conjugue avec l'autodérision pour dresser un portrait satirique du monde de l'édition et de tous ces écrivains qui s'imaginent maîtres du monde parce qu'ils ont tracé quelques lignes sur une page blanche ou sur

l'écran de leur ordinateur. Un roman saugrenu, burlesque et salutaire.

Gilbert Millet, *Hauteurs* n° 17

C'est tout lui Des romans sur l'écriture, acte créateur quasiment divin, on en a déjà lus. La plupart très ennuyeux tant les auteurs se gargarisent d'eux-mêmes et se réjouissent de leur plume. Ici rien de tel et pour le lecteur c'est jouissif, le roman ne tient que par un seul nom. Quelques explications : sous une grande ironie acide, le narrateur (ou l'écrivain ?), à l'instar de Dieu, nous plonge dans son écriture en sept journées... et " *le septième jour il se reposa* ". Ecriture d'un seul nom... le sien. Fantaisie ? Trahison ? Non, roman merveilleux. On commence ainsi, sur cette impuissance à écrire qui met l'écrivain dans une angoisse terrible : " *Depuis quelques jours... l'écriture devenait de plus en plus difficile. Elle se réduisait. Elle se raréfiait.* " Très vite, l'idée géniale arrive (à la fin du premier jour). A court d'inspiration, le narrateur écrit son nom, une fois, dans le flou de sa pensée. Puis une autre fois et de plus en plus jusqu'à remplir des centaines de feuilles A4. Ce nom décliné tout au long du roman fait le roman. Il ne s'agit pas de pur objet anecdotique mais de la pièce maîtresse. Bien sûr, au début, on ne peut absolument pas croire que ce roman va nous tenir en haleine plus d'un chapitre et... on se trompe avec joie. Jean-Jacques Nuel déroule la trame avec brio ; son nom décliné des centaines de fois se transforme en nom commun et nous fait rencontrer des situations cocasses : " *Dans cette euphorie de la facilité..., il ne rencontra qu'un seul problème, celui du titre. L'œuvre n'étant composée que du nom et de sa répétition mécanique, quel autre titre lui donner que ce même nom ?* " Les sept chapitres se déroulent ainsi, entre tendresse, amertume, humour grinçant. Peut-être faut-il le lire comme un conte.

Pascale Clavel, *Livre & Lire* (revue de l'Arald), mai 2005

Exercices d'auto(bio)graphie La littérature est d'abord une affaire de mots, et le tout est de pouvoir utiliser ce matériau artistiquement, le fin du fin consistant en une combinaison harmonieuse du plus petit nombre de mots possible avec la plus grande longueur de texte (voir par exemple *Cent mille milliards de poèmes* de Raymond Queneau). Jean-Jacques Nuel - ou, en tout cas - le protagoniste-narrateur (l'unique personnage) qui, dans le livre, s'appelle Jean-Jacques Nuel, a tenté de battre tous les records : bâtir une œuvre d'ampleur infinie, universellement reconnue comme telle, conférant à son auteur l'aura des idoles, en n'utilisant qu'un petit mot de quatre lettres, qui passe par le truchement de l'écriture réitérée à l'envi du statut de nom propre à celui de nom commun décliné sous toutes ses faces, dans toutes ses dimensions, selon toutes les formes esthétiques. Ce petit mot est tout bonnement le nom du narrateur (qui est aussi celui de l'auteur), lieu commun ainsi renouvelé (ce par quoi Cocteau définit la poésie), nom trop usé résonnant de son étrangeté fictionnelle, "*comme si c'était appeler les choses / Justement de ce bizarre nom qui est le leur* " (Aragon). L'obsession du nom s'empare du souci de perfection définitive, et alors survient la folie des nombres, l'utopie de la machine littéraire donnant toutes facilités au scripteur, dans une tentative d'épuisement (toute perecquienne) de la vie littéraire : déambulations quotidiennes dans l'appartement, dans le quartier (une Part-Dieu lyonnaise qui n'a en soi rien pour inspirer l'artiste...), courriers aux éditeurs (réponses négatives ou inexistantes), reniement des œuvres antérieures, vains espoirs de notoriété... tout cela pour s'apercevoir au bout du compte que l'écrivain est un homme, avec des souvenirs, le sentiment de la vie et de la mort, qu'il doit faire ce qu'il a à faire, se reposer de temps en temps (disons chaque septième jour), et que la création n'est pas seulement une questions de mécanique et d'arithmétique. *Le nom* est un roman de la création, et aussi - prénom oblige - une véritable confession d'écrivain.

Jean-Pierre Longre, *Sitartmag* (www.sitartmag.com)

Quelle étrange idée que de bâtir une oeuvre sur un nom ! Mais voilà, cette idée singulière, ce n'est pas tout de l'avoir, encore faut-il savoir l'exploiter intelligemment sans épuiser le lecteur avant le sujet et sans tomber dans les éternels récits ennuyeux du pauvre écrivain raté qui veut

se faire un nom. Comparer un écrivain à un Dieu, certains crieront au scandale, au blasphème ! Moi je tire mon chapeau à l'auteur qui cache sous une ironie mordante et acide une vérité douloureuse. Car écrire, c'est accoucher, avec classe tant qu'à faire, et Jean-Jacques Nuel n'en manque pas. Son style est simple, ciselé, riche sous la banalité d'un quotidien laborieux qu'est le travail d'écriture. Si vous cherchez des scènes d'action, de l'érotisme ou des excès de violence, vous vous êtes trompés d'ouvrage. Car ce livre c'est un univers, une atmosphère, une émotion palpable de scènes et de paysages à l'évocation muette, un rideau levé en douceur sur une coulisse littéraire qui dévoile, sous la forme d'une satire de son monde, des dessous peu glorieux : comment bien écrire, se faire connaître, pénétrer le monde de l'édition, maîtriser la diffusion, la publicité, mais pas seulement, car ce serait bien mince pour tenir en alerte le lecteur. Sans en avoir l'air, Nuel tisse une intrigue kafkaïenne avec une tendresse et une poésie déroutante. Il a une imagination débordante. On est appâté, pris au piège de sa ligne, se demandant où il veut en venir et jusqu'où il nous mènera. A vous de le découvrir... De très belles pages lâchées comme des bouteilles à la mer, déconcertantes au début, mais qui méritent que l'on persévère pour lire très vite des mots vrais, sans pathos, minimalistes au bon sens du terme, sur des sujets qui, d'ordinaire, ne les attirent pas : la solitude, la mort, le besoin de reconnaissance, le souvenir, la maniaquerie, l'ego surdimensionné et cet irrépressible besoin de laisser une empreinte, cette "fameuse miette d'éternité". Pourquoi pas par l'écriture ? En effet, il aurait eu tort de nous en priver !

Calou, l'Ivre de lecture

Un singulier récit. Ecrire un roman à partir d'un nom, un nom propre qui devient un nom commun. Telle est la gageure relevée par Jean-Jacques Nuel dans un livre qui dit autant l'impuissance que la jouissance d'écrire. Mais l'ironie de l'auteur donne à son ouvrage la saveur d'un conte ou d'une fable peu banale. Car *Le Nom* n'est pas un roman courant. On n'y trouve pas une intrigue qui impliquerait plusieurs personnages. Le livre a pour thème le fantasme d'un écrivain qui veut dépasser les "*départs de textes*". En utilisant une astuce assez simple, le personnage principal trouve un moyen de mener à bien son projet en quelques jours. Dépassée, l'angoisse de la page blanche ! On suit de jour en jour la progression de son travail. Une progression qui permet bien des digressions, des réflexions sur l'écriture, les rêves de l'écrivain, son travail méthodique. Les phrases claires, limpides de Jean-Jacques Nuel donnent une vision hyperréaliste de l'activité de ce tâcheron. Mais l'épilogue du récit, qui le sort de son appartement et le fait entrer dans un cimetière, conduit à une ouverture qui ramène peut-être au "*point de départ*". On sent dans ce livre combien l'auteur a joué avec lui-même, avec sa vie, ses manies, ses réussites et ses échecs. Mais on est loin de l'autobiographie, de confidences, d'impudeurs. A moins d'y voir quelques confidences lavées jusqu'à l'os, dans lesquelles se dessinerait en filigrane une sorte de destin. Mais qu'importe ! Ce roman fait d'humour, d'ironie, de tendresse, se lit d'une seule traite.

Alain Jean-André, Chroniques de la Luxiotte, (www.luxiotte.net)

Jean-Jacques Nuel On connaît de lui un "Joséphin Soulary" qui a fait date. Sous le titre "Le nom", un roman très littéraire sur un thème que n'aurait pas renié le Prévert de "Déjeuner du matin". Tous les rituels d'une vie... pour arriver à mettre son "nom" sur une couverture, avant la plaque du cimetière. Impressionnant.

André Mure, le Progrès de Lyon

Que le nom soit ! Que lui arrive-t-il à cet homme, cet écrivain, seul dans son petit appartement au cœur de la ville ? Une sonnerie de téléphone, une erreur, une voix féminine prononçant un nom qui *n'est pas le sien*, juste au moment de la remise à flot matinale, toujours difficile et emplie de doutes, dans le cours de l'inspiration, et le voilà investi du rôle tout puissant du démiurge. Et nous allons le suivre dans le tourbillon de son délire cosmogonique, dans la création absolue de son propre nom devenu chose, devenu œuvre, devenu monde en soi et en

dehors de soi. De la rêverie initiale sur les cimetières qu'il visitait dans sa jeunesse à son rendez-vous rituel, le dernier jour, celui des morts, le 1er novembre, au cimetière de " famille ", une boucle est bouclée, se refermant sur le livre du NOM. *MON NOM*. Le livre hurle ce palindrome qui est la mise en miroir parfaite de l'identité de tout être. Mon nom, c'est moi, c'est tout ce que je suis, c'est tout ce que je fais, c'est tout ce que je crée, c'est tout ce qui restera de moi lorsque le temps sera passé. Un mot, un seul, et dépourvu de tout sens, puisqu'il n'est pas *commun*, intraduisible, puisqu'il est *propre*. Au terme de sa genèse, l'auteur referme à clé le petit bureau qui fut le lieu de sa transe créatrice, comme un sombre caveau secret. Ce livre est un tour de force, une de ces mises en abyme dans lesquelles excelle tout particulièrement Jean-Jacques Nuel et auxquelles il nous a déjà habitués, mais jamais encore avec une telle force ni une telle abondance. C'est un livre sur rien, les quatre lettres d'un nom, c'est un livre sur tout, l'identité profonde et la gloire frivole, éphémère, le génie et le raté, et, au-delà de tout : la vie et la mort.
Nicole Vidal-Chich, Plumart (www.plumart.com)

Le septième jour il se reposa. *"Il avait écrit son nom comme ça, par une sorte d'automatisme, une mémoire de la main. Il ne l'avait pas fait exprès. Ses yeux avaient vu sa main saisir le stylo et former le mot à l'encre noire."* En sept jours, comme autant de chapitres de la naissance d'un monde, Jean-Jacques Nuel explique, analyse, dissèque chacun de ses faits et gestes, chaque sentiment, impression, souffrance, souvenir, décrit minutieusement les éléments de son décor, le tout participant à l'élaboration de son livre. Celui-ci, comme la création, n'est qu'un assemblage de nombres : *"Le plaisir de l'auteur avait une autre cause que le pur déroulé des lettres. Les nombres étaient parfaits et définitifs (il est plus facile de trouver le nombre juste que le mot juste, il suffit de savoir compter).*

Chantal Delhoume, Civique, magazine du ministère de l'Intérieur

Au fond, est-il besoin d'aller plus loin que le simple énoncé du nom d'un écrivain pour qu'il y ait oeuvre ? Tel est le postulat radical sur lequel se fonde ce bref récit qui renvoie de façon circulaire, et en permanence, à lui-même. Les premiers chapitres produisent un effet de miroir : être (se vouloir) écrivain, n'est-ce donc que cela ? Un assemblage mesquin d'ambitions et d'égoïsmes ? Bien des lecteurs ne pourront pas aller au-delà d'un plus que minimaliste *Voyage autour de ma chambre*. Pour les plus courageux, ce roide récit s'éclaire peu à peu d'une lumière ironique, comme si progressivement une distance se creusait entre le narrateur et son héros. Celui-ci, si rationnel dans un premier temps, s'abandonne au rêve d'une prise en charge totale de l'oeuvre par lui-même, et c'est à partir du sixième chapitre, lorsqu'il envisage la promotion de cette oeuvre qui est aussi son nom, qu'une aigre drôlerie secoue le lecteur, avant un singulier épilogue. A boire avec lenteur, jusqu'à la lie.

Marc Kober, Supérieur Inconnu n° 2

"De l'ennui naquit un jour l'uniformité". Le vers fameux, retourné, d'Antoine de La Motte-Houdar donne la clef de ce court roman. Son tempo aussi, inventé pour les besoins de la cause - *adagio contrariato*. C'est dire d'emblée combien ce livre paraît insaisissable et atypique. Car le texte que le lecteur a sous les yeux n'a rien à voir avec celui que l'auteur écrit. Ou plutôt : le lecteur lit à la fois le texte imprimé par les éditions "A contrario" et celui que ces mêmes éditions auront sans doute refusé de publier si d'aventure Nuel le leur a soumis. Ça paraît compliqué mais ça ne l'est pas. Résumé succinct en trompe-l'oeil : un écrivain en panne d'écriture, désœuvré pour ainsi dire, découvre par hasard une nouvelle forme d'oeuvre littéraire dont il décrit scrupuleusement la genèse, le développement, l'apothéose et dans laquelle il va s'abîmer avec délices. Dépassé, transcendé par la création de son chef d'oeuvre, le voici bientôt qui vacille sous le poids de sa pesante charge... Inutile d'en dire plus. Avec une ironie parfois inquiétante et une impassibilité à la Buster Keaton, Nuel mesure pas à pas la distance séparant l'auteur qui "torche un livre" de l'écrivain en mal de l'oeuvre à venir. Il débusque un certain gibier à plumes qu'il avait déjà dans son viseur lors de sa précédente battue. ("Portraits d'écrivains" - Ed. Editinter). Il

ne craint pas, surtout pas, de retourner souvent son arme contre lui-même sans se résoudre pour autant à appuyer sur la gâchette. Une sympathie naturelle l'unit donc à ses "victimes" au métier d'encre autour de cette "vocation pour le malheur" qu'évoquait Simenon, vilaine maladie orpheline dont l'attente est le principal symptôme. La guérison est improbable, Nuel en est convaincu. Même s'il est des remèdes qui allègent la souffrance quand tout reste à écrire et qu'"un livre n'y suffirait pas".

Jean-Louis Jacquier-Roux, www.orage-lagune-express.com

Les deux tendances du roman français de ce début de siècle (le minimalisme de l'écriture intime et de l'autofiction opposé au regain de la fiction narrative parfois nommée nouvelle fiction notamment défendue avec panache par la valeureuse maison A contrario) viennent de se télescoper dans le dernier livre de Jean-Jacques Nuel paru chez l'éditeur clunisien. Sur une trame réduite à sa plus simple expression, les quatre lettres d'un nom, l'écriture de Jean-Jacques Nuel, tendue comme la corde indispensable à la note juste, parvient à tisser (avec quel métier !) tous les fils romanesques (identité, racines, quête des origines) noués aux grands thèmes nuéliens (solitude de l'écrivain, inquiétude de la création). À l'instar de ses précédents ouvrages, le premier roman de Jean-Jacques Nuel fait penser à ces tableaux dits stéréoscopiques où l'on voit le peintre se représentant dans un miroir en train de broser son autoportrait. D'ailleurs, Jean-Jacques Nuel avait intitulé *Portraits d'écrivains* son recueil de nouvelles publié chez Editinter. Dans *Le nom*, l'auteur se recentre sur le singulier - sans toutefois employer la première personne - pour mieux incarner son personnage d'écrivain improbable, si peu sûr de sa propre existence et de la réalité fugace et mouvante que son écriture tente de fixer qu'il en vient à se raccrocher à son seul nom, trace tactile plus que palpable sur une vitre embuée qui vaut bien une page blanche. Lorsque, de la pointe de l'index, l'auteur reclus dans son petit appartement inscrit son nom dans la buée avec, dans le fond, les contours flous de la grande ville, il réalise assez vite qu'il vient de mettre au jour la principale matière de son oeuvre en devenir. Dépouillée de ses scories narratives, de la redondance de l'autobiographie et des artificielles péripéties de la fiction, l'opus du personnage-auteur de Jean-Jacques Nuel se résumera donc à cet unique nom, d'abord calligraphié au stylo avec l'application mâtinée d'étonnement à laquelle s'exerçait le geste de l'écolier, puis dupliqué à l'infini par la magie informatique et numérique. J'emploie à dessein le terme de magie même s'il s'avère impropre car cette vertigineuse démultiplication du nom dans des volumes entiers adoptant la présentation formelle de tous les genres littéraires évoque évidemment l'activité d'un certain apprenti sorcier qui, par l'utilisation de la magie, commande aux objets d'effectuer à sa place une corvée ménagère avec le résultat que l'on sait. Dans le roman de Jean-Jacques Nuel, la magie est une formule, ce fameux nom dont l'inscription sur tous les supports disponibles (feuilles de papier, toiles vierges, vitres, murs) caracole avec frénésie jusqu'à ce que cette accumulation délirante, cette véritable prolifération, finisse par se cogner à un premier obstacle du réel, la boîte aux lettres qui ne peut plus avaler d'un seul coup les paquets de tapuscrits envoyés aux éditeurs. À ce stade du récit, la déferlante du nom ralentit enfin quand l'auteur se retrouve à l'air libre où l'attend, lors d'une visite rituelle au cimetière, une autre folie du nom, celle que nous connaissons tous, gravée celle-là, non plus dans la vitesse éphémère de l'écran et du papier mais dans l'énigme éternelle de la pierre où persiste et signe ce qui, contre toute logique, veut absolument vivre.

Christian Cottet-Emard, www.orage-lagune-express.com

Un thème peu courant, une écriture exigeante, une trame haletante. Pour peu qu'on s'intéresse à l'histoire de cet écrivain raté qui trouve un jour sa voie en déroulant les quatre lettres de son nom sur des centaines de feuilles format A4, et ne tarde guère à proposer aux éditeurs ce qu'il considère comme son chef d'œuvre. Ici, le suspens provient exclusivement de cette question : " Jusqu'où ira-t-il ? " Ou plutôt " Jusqu'où ira-t-il sans devenir rengaine ? " Jean-Jacques Nuel se livre à une tentative d'épuisement du sujet. Tentative réussie. Tandis que de nombreux romans à l'ambition similaire pataugent dans la semoule au bout de quelques pages, celui-ci parvient à

offrir toujours de nouveaux angles d'approche, de nouveaux développements inattendus, livrant en même temps qu'une histoire absurde du plus pur style kafkaïen une satire du milieu littéraire, et de l'écrivain inconnu qui se prend pour une étoile. Tour à tour loufoque et touchant, le roman de Jean-Jacques Nuel étonne surtout par la précision de son écriture : sans pathos, sans digression vaseuse, il parvient avec un sujet minimaliste à nous faire voyager, dans l'univers des mots et des phrases, des paragraphes, des pages... dans l'univers du livre. On y croise des personnages véritables, des régions entières se déroulent sous nos yeux, qui ne sont que des éléments linguistiques auxquels Nuel a prêté une personnalité. La maniaquerie du héros, qui après avoir transformé son patronyme en nom commun prétend tout mettre en œuvre pour lui assurer un avenir florissant, devient elle-même un moteur de l'écriture, un moteur de l'histoire qui patiemment, minutieusement, déroule ses sept chapitres sous nos yeux comme autant d'étapes de la création d'un monde. Les familiers de Jean-Jacques Nuel reconnaîtront ici les thèmes qu'il avait traités dans ses textes courts (l'écriture, la solitude, l'hypertrophie de l'ego, le besoin maladif de laisser une trace) mais ils les retrouveront sous une autre forme, tant il est vrai que l'amplitude du texte les rend différents. Ils pourront constater que Jean-Jacques Nuel, s'il avait déjà fait ses preuves sur la courte distance, se révèle un excellent romancier. Qui s'ignorait.

Roland Fuentès, *Salmigondis* n° 21

(...) Malgré le paradoxe et le risque encouru par toute forme de "performance" littéraire, le roman de Jean-Jacques Nuel résiste à la vacuité et non seulement par la musique de l'écriture mais par tout ce qui filtre de la présence du romancier et de ce qui pour l'écrivain relève de l'essentiel, en deçà et par delà le nom qu'il écrit et réécrit comme un écolier sa première page de lettres copiées à la ronde ou, comme un saint au désert, ce qu'on appelle la prière du coeur, se bornant aux mêmes mots répétés à l'infini." (...)

Jean-Louis Kuffer, *Carnets de JLK*

Quatre romans de Jean-Jacques Nuel, Raymond Alcovère et Joël Perino

Le premier, de Jean-Jacques Nuel, et dont le titre est *Le nom* (éditions A contrario), à la fois le plus ténu et le plus *tenu* dans sa forme, relève d'un paradoxe extrême, proche du minimalisme. Il y est en effet question d'un écrivain qui remplit un livre entier de son seul nom. Or ce pari fou, dont on pourrait se demander si une nouvelle de trois pages ne suffirait pas à l'épuiser, l'auteur le relève en restituant à la fois le rituel de l'écriture, avec une sorte de respect sacré, les élans et les soupirs de l'homme de lettres dans notre drôle de monde, tout en brossant un (auto)portrait du protagoniste en homme sensible, dans ses relations (et ses non-relations) avec son entourage, et notamment son père. Ce livre simple et probe est celui, de toute évidence, d'un amoureux de littérature, attaché à la vérité des mots, à la musique de la langue et à une poésie douce-amère de la vie. Autant dire qu'on attend d'autres livres de sa firme...

Jean-Louis Kuffer, *Carnets de JLK*